

ŒDIPE, devenir un homme.

Jean Mélon et Martine Stassart

Prologue

Vieux de presque trois mille ans, le mythe d'Oedipe reste extraordinairement vivant, c'est-à-dire producteur de sens d'une part et provocateur d'interprétations de l'autre.¹

Disons-le tout de suite: Oedipe ne serait pas devenu un nom commun si Freud ne s'était pas identifié à Oedipe et à travers lui, à tous les enfants des hommes.

Freud **s'est identifié** à Oedipe mais il s'est bien gardé d'interpréter le mythe, lui conservant et préservant son inépuisable fécondité polysémique.

Il a seulement mis l'accent, à travers Oedipe, sur les **ressorts identificatoires majeurs** qui, du plus profond de son être - peu importe à la fin que ce "profond" soit plus ou moins inconscient - relancent indéfiniment la **dimension « pathique » de l'existence humaine**.

Si donc le mythe d'Oedipe n'en finit pas de produire du sens, si les drames qu'il met en forme sont le foyer jamais éteint d'une "**contrainte à la répétition**" quasi incoercible, il suscite en retour une "**contrainte à l'interprétation**" qui n'est pas moins invincible, et qui a suscité, suscite et suscitera des batailles idéologiques aussi bien à l'intérieur des tribus psychanalytiques qu'à l'extérieur.

Qu'on partage ou non l'opinion de Freud, celle-ci a au moins le mérite de relancer encore et toujours la question fondamentale : qu'est-ce que l'homme ?" Ils ne savent pas que je leur apporte la peste", dit Freud en débarquant à New- York au début de l'année 1909. Peut-être pensait-il à l'incident inaugural de la quête identitaire d'Oedipe, la peste qui ravageait Thèbes?

Freud a dit **par avance** pourquoi Oedipe est le mythe qui coiffe et englobe tous les autres:

"Chaque auditeur fut un jour en germe, en imagination, un Oedipe , et s'épouvante devant la réalisation de son rêve transposé dans la réalité, il frémit suivant toute la mesure du refoulement qui sépare son état infantile de son état actuel" (Lettre à Fliess, 15/10/1897).

Les auditeurs de la pièce de Sophocle savaient aussi **par avance** quel sort serait réservé à Oedipe. C'était ainsi il y a 2500 ans et ça n'a pas changé. Mais nous continuons à nous identifier au drame d'Oedipe, à le revivre toujours intensément, passionnément. C'est cela qu'il faudrait pouvoir expliquer.

D'une manière analogue, il faudrait pouvoir expliquer pourquoi, malgré que le "complexe d'Oedipe" soit devenu le pont aux ânes de la psychanalyse et que l'analysant d'aujourd'hui sache **par avance** qu'il va tomber dans le piège du transfert qui n'est que

1

Le dernier rejeton (1994), tout simplement intitulé "Oedipe- Roi", est de Didier Lamaison qui fait ainsi entrer notre héros dans la Série Noire sous le n° 2355 de la collection Gallimard.

L'"Oedipe sur la route" de Henry Bauchau (1990) est le récit d'une aventure intérieure qui interroge au plus profond du cœur.

D'autres suivront, n'en doutons pas.

répétition d'un drame préhistorique, il y met quand même délibérément le pied, avec le vague sentiment qu'il va connaître, enfin, le fond des choses, le mystère qui gît en toute âme.

On sait pourtant bien comment ça finit.

Eh bien non, justement, et c'est peut-être là le secret de la pérennité du mythe d'Oedipe: c'est une histoire dont **la fin reste à inventer**.

C'est la leçon d'"Oedipe à Colone", du moins une des leçons possibles: on ne sait pas très bien comment ça finit.

Oedipe

"Mes filles, il faut savoir, d'un coeur noble,
quitter ce lieu sans voir ni entendre
ce qui ne vous est pas permis"...

Le Messager

Et nous partîmes en pleurant avec les jeunes filles.
Après nous être un peu éloignés nous vîmes
en nous retournant que l'homme avait disparu...
Sans plaintes, sans maladies douloureuses,
il s'en est allé de la façon la plus étonnante.
Si on trouve que je n'ai pas de bon sens,
je ne saurais en donner à ceux qui ne m'en voient pas.

(Vers 1640 à 1666, La Pléiade)

Claude Lévi-Strauss a dénoncé une fois pour toutes cette manie des mythologues acharnés à retrouver la version primitive d'un mythe comme si elle était plus vraie que les suivantes, susceptible de nous livrer la clef d'un secret sans cesse occulté. C'est son renouvellement, sa répétition à travers de multiples variantes, qui signe la vitalité d'un mythe ; et un mythe reste vivant aussi longtemps et pour autant qu'il nous interpelle en même temps qu'il sollicite nos interprétations, de la plus triviale à la plus savante.

"On n'hésitera donc pas à ranger Freud, après Sophocle, au nombre de nos sources du mythe d'Oedipe. Leurs versions méritent le même crédit que d'autres, plus anciennes et, en apparence, plus "authentiques" (Anthropologie structurale, La structure des mythes, p.249).

Marie Delcourt disait déjà en 1944, en conclusion de son livre "Oedipe ou la légende du conquérant", que les mythes auraient péri depuis longtemps s'ils ne répondaient à une nécessité du moment, nécessité pédagogique et sociale, mais toujours ambiguë, à visée conservatrice pour les uns, révolutionnaire pour les autres. C'est bien pourquoi les conflits d'interprétation sont non seulement inévitables mais indispensables, en tant qu'ils maintiennent notre mémoire en vie.

Que serions-nous si nous devenions pires qu'amnésiques, monomnésiques ? Nous devrions en conclure que la démence sénile a commencé son oeuvre.

Nous allons donc raconter l'histoire d'Oedipe, à notre manière, boiteuse², à l'image de l'homme –au –pied -enflé, en étant bien conscient que raconter, c'est toujours déjà interpréter , en rajouter et en retrancher, dans l'inévitable entreprise de mythification.

Thème général du mythe

C'est l'histoire d'un homme arrivé au faite du pouvoir, que tous estiment et révèrent pour son intelligence et sa grandeur d'âme. Quand, au bout d'un long règne paisible, le malheur s'abat sur la cité, ses sujets le supplient de les sortir de la crise ainsi qu'il l'a fait si magnifiquement autrefois. On sollicite l'homme providentiel.

Comme il n'a jamais failli à sa parole, il répond évidemment présent et promet qu'il n'aura de cesse d'avoir identifié l'origine des maux actuels. Il mène son enquête avec un zèle et une intransigeance sans failles .Or il s'avère, au fur et à mesure que l'enquête progresse,qu'il est lui-même la source du mal qui ravage la cité,du fait d'actes anciens qu'il a posés en toute bonne foi et dont personne ne songe à le culpabiliser car il est évident que si faute il y a eu, il n'en savait rien et ne peut donc être reconnu, en droit, qu'absolument innocent.

Aussi, cependant qu'il met un égal acharnement aussi bien à rechercher le coupable qu'à méconnaître les indices qui l'accusent inexorablement, tous ceux qui autour de lui ont découvert la vérité avant lui, parce qu'elle crève littéralement les yeux, le supplient désormais d'arrêter son enquête. Mais il ira jusqu'au bout et quand il aura découvert que le coupable qu'il cherchait, c'était lui-même, il assumera pleinement sa culpabilité, se punira cruellement, se condamnera et exécutera la sentence qu'il avait proclamée par avance: le bannissement.

C'est l'histoire d'Oedipe.

On l'a baptisée "Oedipe- Roi" (*Oedipous-Turannos*) pour la distinguer de sa suite,"Oedipe à Colone", où on peut avoir l'impression qu'il ne se passe presque rien, par contraste avec le formidable suspense de l'enquête policière qui fait le succès inépuisable d'"Oedipe- Roi".

Oedipe a choisi de mourir à Colone .C'est symbolique. Or voici que les citoyens de Thèbes, emmenés par l'inévitable Créon, ses anciens sujets donc, veulent à tout prix obtenir que sa dépouille leur revienne. Depuis qu'il y a de l'homme, le rapatriement des cendres veut dire quelque chose. Aujourd'hui, beaucoup souhaitent qu'on disperse leurs cendres à tous vents comme faisait la jolie fille du Larousse avec les pissenlits qu'on ne veut plus sucer par la racine....Cela aussi, le choix entre ciel et terre comme lieu de sépulture, on peut très bien le faire entrer dans le mythe d'Oedipe. C'est un "mythème" parmi d'autres.

Oedipe donc, alors qu'on le sollicite à nouveau, du fond de sa misère, se pose la question:

"Est-ce quand je ne suis plus rien que je serais un homme ?" (vers 393)

Cette question qui équivaut à une réponse, détachée de son contexte,est devenue notre question,celle de l'homme qui en arrive aujourd'hui à se dire qu'il est entré dans une nouvelle ère que certains, non sans raison,nomment post-moderne parce que les temps modernes,inaugurés par le "*Cogito ergo sum*" et le triomphe de la Raison raisonnante sont arrivés au bout de leur course, ayant produit ce qu'ils pouvaient produire, le meilleur et le pire.

² "Ce qu'on ne peut obtenir d'un coup d'aile, il faut l'atteindre en boitillant,

Il vaut mieux boiter que se perdre corps et biens.

L'écriture dit que boiter n'est pas péché".

Ces vers de Rückert terminent l'essai "Au-delà du principe de plaisir" (1920) où s'introduit le dualisme Eros-Thanatos, l'oeuvre la plus obscure de Freud, mais aussi la plus cruciale.

Oedipe lui, est resté Oedipe, l'homme pour qui la fidélité à son propre idéal est ce qui compte par dessus tout, sans quoi son existence perdrait tout sens et lui-même son identité. En mourant à Colone, il choisit Athènes contre Thèbes, c'est-à-dire en gros, dirions-nous aujourd'hui, la liberté, la légitimité et la démocratie contre la tyrannie déguisée de la Real-Politik. On pourrait dire aussi bien qu'il opte pour les modernes contre les anciens mais que, ce faisant, il reste plus ancien que tous les autres anciens.

C'est pourquoi cet homme-là qui "n'a et n'est plus rien" après "avoir été et eu tout", - aujourd'hui que l'homme a fait le tour de lui-même pour découvrir qu'il était capable d'inventer Auschwitz, c'est-à-dire ce qui n'est plus de l'ordre du pensable, du symbolisable, ni même de l'imaginable, - le vieil Oedipe, ce "dernier des hommes", commence à nous toucher autant et peut-être plus que l'homme fort triomphant- foudroyé qui l'a précédé. Comme l'a dit prophétiquement Hölderlin, nous sommes entrés dans l'âge hespérique, l'âge de la fin de l'Histoire, ajoutait son ami Hegel, disant autrement la même chose.

Mais on a beau être dans l'hespérique, l'espérance n'est pas morte.

Pourquoi Oedipe ne s'est-il pas suicidé?

Sa mère l'a fait, en héroïne tragique traditionnelle.

Oedipe s'est crevé les yeux.

Il s'est imposé d'aller jusqu'au plus loin de la souffrance.

Pourtant, ce n'est pas un masochiste.

Pourquoi peut-on faire des choses pareilles, "au-delà du principe de plaisir"?

Moment et contexte historique du mythe

Oedipe est le héros d'une des légendes les plus célèbres de la littérature grecque, celle du cycle thébain, à peine moins fameuse que le cycle troyen.

L' "Oedipodie" (VIII^e siècle) qui rassemblait les poèmes épiques consacrés au personnage d'Oedipe, a complètement disparu.

On ne possède pas non plus de vestige des tragédies qu'Eschyle et Euripide ont composées sur le sujet.

Comme les grecs ont donné de multiples versions de tous leurs mythes, les bribes de la légende d'Oedipe qui nous sont parvenues sont contradictoires.

C'est la tragédie de Sophocle, écrite et jouée vers 430 av. jc, qui a créé le personnage d'Oedipe tel que nous le connaissons, le héros tragique par excellence.

"Oedipe à Colone" est la dernière tragédie écrite par Sophocle, vers 406, soit peu avant sa mort, à 91 ans. Elle fut jouée pour la première fois en 402.

Il est intéressant de noter que la tragédie d' "Antigone", qui fait logiquement suite aux deux autres, a été écrite en 441 et précède donc "Oedipe- Roi" et "Oedipe à Colone", respectivement, de 10 et 35 ans.

Le contexte historique dans lequel la tragédie est née et a connu son apogée et sa fin, ce contexte nous est bien connu, c'est celui du Ve siècle, celui du "miracle grec" (Renan) qui a vu surgir une nouvelle façon d'exister en tant qu'homme en même temps que voyaient le jour l'histoire avec Hérodote, la philosophie avec les sophistes et les présocratiques, la démocratie avec Clithène, le droit avec les héritiers de Solon, pour ne rien dire de l'art, de l'architecture, des sciences et des techniques ; enfin et surtout l'école, au sens que les latins, en cela héritiers des grecs, lui ont donné originairement: *scola*, lieu où on apprend en s'amusant.

Politiquement, à Athènes, l'ordre aristocratique est mis à l'écart, la démocratie le remplace, exigeant des citoyens qu'ils prennent leurs responsabilités. Cette mutation est si radicale, si neuve, si inouïe, que la tentation est grande de revenir à l'ordre ancien, tellement plus sécurisant aux yeux de l'homme moyen qui, sous toutes les latitudes et à toutes les époques, est prompt à se délester des responsabilités du pouvoir au profit des leaders

providentiels que sont les tyrans. Si la royauté de droit divin a perdu sa légitimité, les tyrannies plus ou moins déguisées sont toujours prêtes à se mettre en place.

La tragédie est un genre tout aussi nouveau, inédit et éphémère que l'aura été le citoyen de l'Athènes démocratique, qui naît en 500 et meurt en 400.

Mais cet homme-là, dans la mesure où il accomplit le gigantesque travail en quoi réside le passage d'une mentalité archaïque à la mentalité moderne, on peut dire sans tomber dans l'exagération qu'il est notre véritable ancêtre, spirituellement ou psychiquement parlant, bien plus que, par exemple, les hommes de la Renaissance et de l'Age classique quoique ceux-ci aient deux mille années de moins.

Le Ve siècle peut se comparer à notre siècle des Lumières, le XVIIIe, sur un grand nombre de points sans doute; mais il est un point qui mérite d'être souligné entre tous: c'est un moment où des individus singuliers - qu'on pense à Voltaire, Rousseau, Diderot, Locke, Hume - se permettent de penser par eux-mêmes sans référence à aucun système ou dogme. Cependant le XVIIIe siècle n'est pas un siècle tragique parce que, si l'homme éprouve alors le besoin de cueillir les fruits de la liberté, l'arbre lui-même a été planté par les grecs et il n'a pas été facile pour ceux-ci de lui faire prendre racines.

Planter l'arbre de la liberté et le fertiliser pour qu'il survive, se développe et produise les graines qui feront que, conservées, au-delà de "périodes de latence" qui s'étendront souvent sur des siècles voire des millénaires, l'arbre se reproduise aussi robuste qu'au premier jour, voilà ce qu'ont réalisé cette poignée d'hommes qui se fréquentaient sur l'Agora et dont les noms, Sophocle, Socrate, Périclès, Hérodote et les autres, nourrissent la mémoire de tous les hommes pour qui la question de savoir ce que veut dire être un homme reste la question majeure.

La question qu'on peut se poser à partir de là est celle-ci: pourquoi, symboliquement, Oedipe, dans notre imaginaire, pour autant que cet imaginaire reste vivant, représente-t-il la figure emblématique du devenir-homme au sens de l'avènement de l'homme que nous qualifions, faute de mieux, de moderne?

La question est difficile et la réponse est incertaine.

Essayons.

L'Oedipe de Sophocle: résumé synoptique de l'histoire.

L'introduction que nous proposons est un brin fantaisiste. Beaucoup d'éléments ne font pas partie de la version sophocléenne. Mais ils faisaient partie, au titre de variantes, de la légende que les grecs connaissaient bien. Notre version n'est ni plus ni moins vraisemblable qu'une autre. Elle se nourrit du mythe et le fait travailler.

Oedipe est un enfant non désiré.

Son père, Laïos, était un pervers notoire, homosexuel et sodomite qui s'était fait dire par un oracle, façon commode de se dégager de toute responsabilité personnelle, que s'il avait un fils, celui-ci le tuerait et ruinerait sa lignée. Mais enfin, si ce grand pervers avait par avance décidé qu'il n'y aurait rien après lui, que sa lignée s'éteindrait, pourquoi recourir au stratagème de l'oracle sinon pour se disculper là encore?

Retraduisons: Laïos était un monstrueux égoïste qui voulait tout pour lui et ne laissait rien à personne, l'exemple même du tyran tel que Platon le décrit au début du chapitre IX de la République: à l'instar de chacun de nous dans ses rêves, "il ne recule plus devant aucune audace, comme délié de toute honte et de toute réflexion, ni devant l'idée de vouloir s'unir à sa mère ou à n'importe qui, homme, divinité, bête; de se souiller de n'importe quel meurtre". Tous ces désirs "terribles, sauvages, déréglés", parricide, inceste, infanticide, qui existent en chacun de nous, mais que l'homme discipliné dompte habilement, le tyran s'y abandonne et réalise à l'état de veille ce que nous nous bornons à rêver. Et Platon de conclure que "là où le méchant agit, l'homme bon se contente de rêver". Freud n'en dira pas beaucoup plus sur ce point précis.

Quand Laïos devint l'époux de Jocaste - même homosexuel, un roi est bien obligé de se marier, noblesse oblige -, il s'arrangea pour que son sperme tombât n'importe où sauf dans le sillon fatal.

Or, l'inévitable advint. Le sperme, c'est comme l'engrais, un zeste suffit.

Et le fruit de son inadvertance vint au jour.

Laïos aurait pu l'étouffer, le noyer ou le tuer de n'importe quelle manière. Mais sans doute était-il trop sadique pour en finir illico.

Il cumula les erreurs.

D'abord il s'amusa à torturer son fils en lui transperçant les chevilles et en les nouant avec une lanière de cuir.

Ensuite, peut-être parce qu'au fond de lui -même subsistait un reste de culpabilité - qui pourrait jurer qu'il en est totalement indemne? -, il confia l'enfant à un serviteur avec mission de le faire disparaître dans la nature, de l'exposer sur le Cithéron disent les uns, de le mettre dans un pot et de le jeter à la mer, prétendent les autres.

Le tyran aurait dû savoir que tous les humains ont en partage un sentiment primaire certes mais qui fait le lit de toute sympathie: le souffrir- avec, la pitié.

Le serviteur rencontra un berger qui, se souvenant que Polybe et Meurope, les rois de Corinthe, ses souverains bien-aimés, se désolaient d'être sans enfant, eut la bonne idée de leur apporter l'enfant trouvé.

On le prénomma Oedipe du fait qu'il avait le pied enflé (*oidos*, enflé et *pous*, pied). A moins que ça veuille dire plus malignement: je connais l'énigme du pied (*oida*: je vois, je sais, c'est évident).³

Polybe et Meurope sont de braves gens mais comme tous les parents adoptifs, ils sont forcément coupables et d'autant plus coupables qu'ils font le bien. Ils font le bien parce qu'ils sont coupables. Il n'y a pas d'autre raison de faire le bien. C'est le paradoxe fondamental qu'on découvre quand on se penche sérieusement sur le complexe d'Oedipe, non en théorie, mais en pratique, quand on tombe sur son propre Oedipe dans l'expérience de la cure analytique. C'est une des choses les plus difficiles à admettre: qu'on soit d'autant plus coupable qu'on n'a commis aucune faute. Ça ne peut trouver son explication que dans la référence à l'histoire infantile. C'est du moins la thèse psychanalytique, le cœur de la découverte freudienne.

Et comme les hommes sont ainsi faits qu'ils sont incapables de garder un secret, notamment parce qu'ils sont coupables, les parents d'Oedipe ont dû se trahir à un moment ou l'autre.

Dans le mythe, c'est un ivrogne qui est appelé à la rescousse pour semer le doute dans l'esprit d'Oedipe.

Comme Oedipe est quelqu'un d'entier qui ne supporte pas le mensonge, il a exigé de Polybe qu'il lui dise la vérité. Le pauvre homme, la mort dans l'âme, a fini par lui dire: "C'est vrai, je ne suis pas ton géniteur".

Il n'en a pas dit plus. L'aurait-il pu? Nous n'en savons rien. Quand on adopte un enfant, on n'a pas envie de savoir d'où il vient. Sans doute était-ce alors comme aujourd'hui. Polybe devait être sincère quand il avoua à son fils qu'il n'était pas l'auteur de ses jours, mais que pour le reste, il n'en savait pas davantage.

Malheureusement, sur ce chapitre, l'enfant est toujours plus curieux que les parents.

Voilà donc Oedipe tourmenté par le démon du savoir.

Il se rend à Delphes avec la ferme intention d'interroger l'oracle: "Qui sont mes père et mère?"

L'oracle, au lieu de donner un signe comme il fait d'habitude, lance une prophétie abominable: "Tu tueras ton père et tu coucheras avec ta mère".

Oedipe est plongé dans la plus atroce angoisse.

³ C'est ce que suggère Jean-Pierre Vernant. "Ambiguïté et renversement. Sur la structure énigmatique d'Oedipe-Roi". In "Oedipe et ses mythes", p.35.

Bizarrement, il n'ose retourner à Corinthe. Il y a là une invraisemblance majeure qui ne peut s'expliquer que par un désarroi psychique extrême.

L'oracle n'a certes pas répondu à la question d'Oedipe mais si Polybe a dit vrai, et on ne voit pas pourquoi, à moins d'être violemment pervers, le père, s'il est le géniteur, jouerait à se faire passer pour adoptif, si donc Oedipe accorde du crédit à la parole de Polybe, et rien n'indique qu'il la mette en doute, alors il ne devrait avoir aucune crainte de tuer Polybe ni de coucher avec Meurope.

C'est pourtant contre toute vraisemblance ce qui advient.

Si Oedipe nous touche comme il a touché Freud, ce n'est évidemment pas parce qu'il aurait des désirs parricide et incestueux, conscients et avoués, ce qui en ferait un monstre pervers, c'est au contraire parce que ça lui fait horreur et que, pareil en cela à tous les névrotico-normaux, il va consacrer toute son énergie à faire en sorte que ça ne puisse pas arriver.

Et quand les indices s'accumuleront qui lui révéleront que c'est déjà arrivé, il mettra encore plus d'énergie à le nier en imaginant toutes sortes d'autres scénarios possibles. Ce qui peut s'analyser, ce sont toujours ce que les psychanalystes appellent les défenses ou les résistances, mais non le désir qui, en définitive ne se réalise jamais tel quel, sauf dans l'hallucination psychotique, et ne peut être conçu - au sens du concept - que par déduction.

Oedipe n'ose rentrer à Corinthe et prend le chemin de Thèbes.

Au carrefour de Mégas, là où le chemin étrécit, il rencontre un attelage dont le cocher lui demande vertement de dégager le passage. Comme Oedipe traîne à se ranger, le cocher abat le cheval d'Oedipe. C'en est trop, Oedipe entre en colère. Une formidable bagarre éclate. Oedipe distribue les coups mortels et achève à coups de bâton le royal passager de la carriole qui n'est autre, on le saura plus tard, que Laïos, son géniteur.

L'équipage comptait cinq hommes, Oedipe en tue quatre. C'est digne d'un western spaghetti. Il se trouve que le cinquième homme n'est autre que le serviteur que Laïos avait jadis chargé du meurtre de l'enfant. Quant au messager chargé d'annoncer la mort de Polybe, il se trouve qu'il est le berger qui recueillit autrefois l'enfant des mains du serviteur. Tant de malencontreuses coïncidences, c'est du grand guignol.⁴

Oedipe poursuit tranquillement sa route et arrive devant Thèbes où il se fait accoster par la "chanteuse ailée", une femme mangeuse d'homme, une redoutable séductrice connue sous le nom de Sphynge.

Celle-ci pose à Oedipe une question à laquelle personne n'a jamais pu répondre: "Quel est l'être qui le matin marche sur quatre pieds, sur deux à midi et sur trois le soir?"

D'un jet, Oedipe répond simplement: "L'homme". C'est la réponse rationnelle, celle qui convient: l'enfant se traîne à quatre pattes, l'adulte va sur ses deux pieds et le vieillard doit s'appuyer sur une canne.

Et la Sphynge tombe à la renverse.

Comme la scène n'a pas eu de témoin, les langues vont bon train. Certains disent qu'Oedipe l'a renversée, d'autres qu'il l'a tuée, d'autres encore qu'elle s'est suicidée. Peut-être est-elle morte de rire. En tout cas, elle a disparu.

Sur l'assiette en céramique conservée au musée du Vatican comme sur le tableau d'Ingres (1808), on peut voir qu'Oedipe pointe vers lui-même l'index de sa main droite.

On pourrait imaginer qu' "*Eu-dipous*", le bon bipède, déboussolé par le "*pous*" qui revient trois fois dans la question de la chanteuse ailée: "*Tetrapous, dipous, tripous*", se serait désigné lui-même: "**Euh! Dipous**, c'est moi".

⁴ Dans la lettre à Fliess citée plus haut, Freud loue Sophocle d'avoir purgé le drame de tout artifice. C'est évidemment faux. L'invraisemblable accumulation de hasards malencontreux est ce qui a choqué Voltaire et l'a incité à donner d'Oedipe-Roi une version moins rocambolesque. Malheureusement, en rationalisant l'intrigue, Voltaire a fait disparaître le pathos, ce qui fait de son Oedipe une pièce plutôt insipide qu'on ne monte jamais. L'art de Sophocle est tel que nous n'accordons aucune importance à ces grosses ficelles, tant nous sommes emportés par le drame.

C'est une version qu'Aristophane aurait pu développer joliment.⁵

Quoi qu'il en soit, entrant dans Thèbes, Oedipe y est accueilli comme un sauveur, un grand malin, "*isotheos*", l'égal d'un dieu. Car il faut savoir que l'abominable Sphynge dévorait les Thébains les uns après les autres, incapables qu'ils étaient de répondre à ses impossibles devinettes. Et voilà qu'Oedipe, d'un seul mot, sans coup férir, a fait disparaître le monstre.

En récompense de cet exploit qui n'en est peut-être pas un, Oedipe qui n'en demandait pas tant, qui ne demandait rien en fait, reçoit le trône de Thèbes avec en prime la couche nuptiale de Jocaste, la veuve de Laïos.

Tout rentre dans l'ordre.

Oedipe se révèle le meilleur des souverains, les Thébains l'adorent, Jocaste lui fait quatre beaux enfants, l'avenir s'annonce paisible et radieux.

Mais le malheur veille.

Un jour la peste s'abat sur la ville. Rien ne va plus.

Le peuple qui a conservé toute sa confiance à son chef, lui demande de faire quelque chose.

Oedipe répond qu'il est plus soucieux et meurtri qu'aucun autre et qu'il a déjà entamé le combat.

Oedipe a dépêché Créon, le frère de Jocaste, à Delphes afin de consulter la Pythie pour connaître l'origine du mal et le remède à y apporter.

La réponse arrive: la peste ne s'arrêtera que lorsque le meurtrier de Laïos aura été découvert et châtié comme il se doit.

Oedipe va mener l'enquête pour découvrir qu'en fin de compte, le coupable qu'il traque impitoyablement, c'est lui-même.

Le suspense commence.

D'abord Oedipe reproche aux Thébains de n'avoir pas élucidé la mort de Laïos. Sans trop y croire, il fait venir le devin Tirésias qui refuse de parler. Poussé à bout, Tirésias dit la vérité: celui que cherche Oedipe, c'est Oedipe. Oedipe injurie Tirésias et s'emporte violemment contre Créon, son beau-frère qu'il soupçonne d'être de mèche avec Tirésias en vue de lui ravir le trône de Thèbes. Survient Jocaste qui tente de réconcilier tout le monde et prétend qu'il n'est pas possible qu'Oedipe soit le meurtrier de Laïos. Dans les explications qu'elle avance, certains détails troublants commencent à semer le doute dans l'esprit d'Oedipe. Dans l'espoir qu'il se trompe, Oedipe cherche la vérité avec acharnement, il questionne, fait venir les témoins. Mais Oedipe est traqué par le destin. Il va découvrir que c'est en cherchant à fuir son destin qu'il l'a réalisé.

Résumer l'enquête est impossible. Il faut relire la pièce en entier, car la moindre réplique a son importance. Il n'était pas possible de condenser le drame davantage que l'a fait Sophocle.

On connaît la fin: Jocaste se suicide, Oedipe se crève les yeux et s'applique le châtiement de l'exil qu'il avait promis au coupable.

Pleurant sur le sort de ses filles, il se donne en exemple des revirements de la fortune et de la précarité de tout bonheur.

⁵Dans "La machine infernale" (1934) Jean Cocteau présente Oedipe comme un escroc intellectuel qui se fait souffler la réponse par la Sphynx et se comporte ensuite comme s'il avait deviné seul, avec une mauvaise foi absolue. Didier Lamaison (1994) est plus respectueux mais il démystifie également la rencontre avec la Sphynx. Dans son "Oedipe philosophe" (1990), Jean Joseph Goux défend à ce propos une thèse originale que nous discuterons plus loin.

Les interprétations du mythe

L'interprétation de Sophocle

L'Oedipe de Sophocle est à juste titre considéré comme le héros tragique par excellence.

Tous les héros tragiques viennent de l'épopée. Il n'y a aucune exception. Les spectateurs de la tragédie connaissaient tous déjà l'histoire. L'auteur ne pouvait pas se permettre autre chose que des retouches mineures. L'art était tout entier dans le style.

La tragédie naît "quand les cieux se vident" et qu'aux yeux de l'homme en train de devenir un citoyen de la cité, la connivence entre les dieux et les héros épiques est révoquée en doute.

Sophocle est le contemporain d'Hérodote, ils se sont connus, ils étaient amis. La différence est mince voire nulle entre ce qui arrive aux héros tragiques et ce que l'historien raconte des aventures humaines telles qu'un chroniqueur consciencieux peut les rapporter.

L'histoire est faite d'accidents imprévisibles mais explicables après-coup par l'humaine nature, orgueilleuse ou lâche, imprévoyante ou stupide, capable de grands exploits comme de crimes immondes.

Le héros épique cesse d'être un demi-dieu. Selon la formule de Protagoras, "l'homme est désormais la mesure de l'homme".

Sophocle, qui a traversé tout le siècle, de 496 à 406 av. j.c., participe pleinement de la mutation en cours.

Sous les apparences d'un homme tranquille dont la vie fut sans histoires, tout entier voué à la création littéraire - depuis l'âge de trente ans jusqu'à sa mort, il aura écrit en moyenne deux tragédies par an et fut de son vivant le plus couronné des auteurs tragiques -, Sophocle a fait passer génialement dans son oeuvre les drames intérieurs qui l'habitaient et qui entraient en parfaite résonance avec les préoccupations intimes de ses concitoyens.

Sur ce point, la comparaison avec Freud ne peut pas manquer de venir à l'esprit.

Dans "Antigone", qu'il écrit vers la cinquantaine, on assiste à l'affrontement de deux conceptions de la loi. A travers cette confrontation éminemment dialectique s'ébauche une nouvelle éthique. On pourrait dire qu'on assiste à la naissance de l'éthique au sens fort, si on définit celle-ci comme la position personnelle et réfléchie qu'un sujet élabore au départ d'une rencontre problématique avec une légalité commune qui jusque là paraissait aller de soi. Antigone est déjà l'héroïne moderne, refusant tout compromis au nom de la seule fidélité, non à la tradition familiale, clanique ou religieuse - comme il peut sembler de prime abord -, mais de la fidélité à une conscience éthico- morale qu'elle s'est forgée dans l'épreuve, où elle s'est éprouvée elle-même et à laquelle elle ne saurait renoncer sans cesser d'être elle-même.

Avec "Oedipe- Roi", dix années plus tard, le débat intérieur s'est approfondi.

A la confrontation de deux conceptions de la légalité succède une confrontation plus radicale. C'est la maxime socratique, le "*gnôthi seauton*", qui est mise en oeuvre. Ce qui compte désormais pour le sujet qui se veut être un sujet au sens plein du terme, c'est la découverte de la vérité sur soi-même. Il ne fait aucun doute que ce qui a pu séduire Freud chez l'Oedipe de Sophocle, de même d'ailleurs que pour Sophocle qui se projette dans la figure d'Oedipe, c'est cette exigence de vérité en train de devenir un idéal éthique, et la fidélité indéfectible à cet idéal quand bien même le pire devrait en résulter.

C'est aussi le sens le plus général qu'on peut donner à la tragédie quand on l'oppose à la mythologie.

"Le mythe, dans sa forme authentique, apportait des réponses sans jamais formuler explicitement les problèmes. La tragédie, quand elle reprend les traditions mythiques, les utilise pour poser, à travers elles, des problèmes qui ne comportent pas de solution" (J.P.Vernant, "Mythe et société en Grèce ancienne", p.207)

De quoi et pourquoi Œdipe est-il coupable ?

« D'exister ! », répond Jean Pierre VERNANT, de réaliser le saut qui mène de l'en-soi au pour-soi (Hegel), de se vouloir un « individu », au sens fort, kierkegaardien, du terme.

Ce qui fait la grandeur de Sophocle, c'est en dépit de son attachement aux traditions et aux valeurs ancestrales, le refus de toute nostalgie, de tout passéisme.

De ce point de vue, la péripétie la plus neuve et la plus symbolique réside dans le fait qu'Œdipe se crève les yeux.

Il aurait pu se suicider, rejoignant sa mère dans un hymen funèbre, ce qui en aurait fait un héros romantique ; mais ce genre de régression n'était pas de mise dans l'Antiquité.

Que le geste mutilateur accomplisse un besoin d'autopunition et vaille comme substitut d'une castration auto-administrée, c'est tellement évident que ça en devient suspect.

On peut penser que dans l'esprit de Sophocle, ce geste a une valence positive. Les justifications qu'Œdipe donne lui-même de son geste nous égarent.

Si la cécité volontaire a une finalité positive, c'est dans le sens, évidemment métaphorique, où l'accès à une vérité supérieure exige comme condition a priori de sa possibilité, le renoncement à l'illusion produite à partir des seules données des sens.

La quête du sens de l'être réclame qu'on s'affranchisse des sens. En cela, Sophocle annonce Platon et le mythe de la caverne: l'être des choses nous est caché par leur apparence qui n'est elle-même qu'illusion perceptive.

Chez Œdipe, héraut de Sophocle, le oui à la vie n'a rien d'hédonique, c'est le oui à une vie en quête de sa vérité. Œdipe est existentialiste avant la lettre. L'oeuvre de l'existence, c'est pour le sujet de la vie, le patient dévoilement de ce qu'enseigne le fait de vivre, humainement parlant. En définitive, la question est: qu'est-ce que l'homme? La réponse donnée à la Sphynge se retourne en question.

Pour Eschyle, prédécesseur de Sophocle, le tragique était lié à la démesure que génère le déchaînement des passions humaines.

Pour Sophocle, le problème est ailleurs. Le tragique se confond avec l'aveuglement et l'erreur du fait que l'homme se trompe sur presque tout et d'abord sur lui-même.

Les dieux se sont tus.

Il nous reste l'entendement et la raison.

Il faut en user sagement, semble répéter Sophocle, surtout ne pas se laisser aller à l'illusion du savoir que procure le pouvoir.

Si Œdipe se trompe aussi lourdement, c'est parce que les Thébains lui font le crédit d'une sagesse et d'un savoir supérieurs, et qu'il se laisse griser non tant par le pouvoir que par la démesure de la raison qu'engendre le pouvoir.

"Œdipe à Colone", écrit par Sophocle nonagénaire, c'est, de ce point de vue, l'accès à l'être dans l'acceptation de la mort et la sagesse enfin conquise au prix du plus extrême dénuement, ce qui confère son sens plein à cette phrase apparemment énigmatique:

"Est-ce maintenant que je ne suis plus rien que je suis un homme?"

L'interprétation de Freud

On ne peut pas vraiment parler de l'interprétation du mythe d'Œdipe par Freud.

Freud s'est beaucoup intéressé à la mythologie et il a donné des interprétations pénétrantes de quelques mythes, Prométhée, la Tête de Méduse etc.

Mais en ce qui concerne Œdipe, il n'en a jamais fait l'analyse.

Il fallait qu'Œdipe restât un mythe dans toute sa pureté, sacré, intouchable.

On pourrait dire qu'il ne l'a pas interprété parce qu'il s'y reconnaissait trop bien, qu'il s'est identifié au héros, qu'il s'est projeté en lui, comme le parricide incestueux inconscient qu'il s'était découvert à travers ses rêves, et qu'il y a projeté du même coup toute l'humanité - dans tout homme il y a tout l'homme, Freud l'affirme explicitement à de nombreuses reprises - dans la mesure où le parricide et l'inceste représentent l'abomination suprême dont le refoulement est au principe de toutes les civilisations.

Oedipe, c'est moi, c'est vous, c'est tout le monde.

Mais nous sommes néanmoins tous des individus singuliers dans la mesure où nous avons tous une histoire différente. Les quelques notes qui constituent les éléments premiers - insécables, atomiques - du drame suffisent à produire une infinité de mélodies, chacun finissant par produire la sienne qu'il répète le plus souvent comme une scie.

De même toutes les civilisations diffèrent par le traitement qu'elles appliquent aux interdits et par les idéaux qu'elles proposent à leurs membres comme dérivatifs pour l'accomplissement des désirs d'amour et de haine, de construction -Eros- et de destruction -Thanatos.

Si à travers Oedipe, Freud découvre le noyau dur des désirs inconscients les plus fondamentaux, à un niveau plus conscient, il s'identifie également à Oedipe comme au héros du savoir qu'il ambitionne d'être lui-même. Il s'est décrit comme un conquistador et n'a pas hésité à se comparer à Copernic et Darwin, comme aux deux plus illustres pourfendeurs de l'anthropocentrisme.

Nous savons avec certitude que Freud avait une connaissance approfondie de la tragédie de Sophocle. Dans sa seizième année, il écrit à son ami Emil Fluss : "Je dois lire pour mon propre compte plusieurs classiques grecs et latins, parmi lesquels Oedipe- Roi de Sophocle. A ne pouvoir lire tout ça, tu perds quelque chose d'exaltant mais tu gardes cette gaïté qui me fait du bien dans tes lettres".

L'adolescent se sent en quelque sorte "obligé" de se plonger dans Oedipe- Roi en sachant bien que, ce faisant, il choisit la route qui monte plutôt que celle qui descend.

A son examen de maturité, quelques mois plus tard, la version grecque portant sur 33 vers d'Oedipe- Roi, il les traduit sans peine et obtient la meilleure note, non sans avoir informé le jury du fait que ce texte lui était bien connu.

Pour son cinquantième anniversaire, en 1906, Freud reçut de ses amis une médaille en bronze à son effigie avec au verso la scène où Oedipe rencontre la Sphynge et un vers tiré d'Oedipe- Roi: "Celui-ci a résolu l'énigme célèbre et fut un homme puissant". Dans sa biographie, Ernest Jones rapporte: "Un curieux incident s'était produit à la remise du médaillon. En lisant l'inscription, Freud pâlit, s'agita et, d'une voix étranglée, demanda qui y avait songé. Il se comporta comme s'il avait rencontré quelque revenant et c'est bien ce qui était arrivé. Freud dit à Freud que c'était lui qui avait choisi la citation. Alors ce dernier révéla que, jeune étudiant à l'Université de Vienne, il avait coutume de déambuler dans la grande Cour et de regarder les bustes d'anciens professeurs célèbres. C'est alors que non seulement il avait eu le fantasme d'y voir son propre buste futur, ce qui n'aurait rien de surprenant chez un étudiant ambitieux, mais encore qu'il avait imaginé ce buste portant exactement les mots qui se trouvaient sur le médaillon".

Ce genre d'"accident", Freud en donne ailleurs l'interprétation ("Un trouble de mémoire sur l'Acropole" et "L'inquiétante étrangeté").

S'identifier à un grand homme, c'est viser au plus haut et s'exposer aux risques d'une chute irrémédiable comme en témoigne la clinique des psychoses. Cette identification grandiose n'est pas dissociable du conflit de rivalité inconsciente avec le père (quand nous disons "le père", nous n'évoquons pas le père réel mais le père imaginaire tout-puissant des origines, l'*Urvater*, tel qu'il subsiste au fond de l'inconscient de tout un chacun) mais cette

rivalité ne peut pas davantage être dissociée de la compétition sexuelle pour la conquête de la femme.

Si nous évoquons le cas de l'Oedipe masculin, ce n'est pas une position sexiste, c'est seulement parce que le "complexe d'Oedipe" du garçon est toujours plus simple du fait qu'il n'a pas à changer d'objet d'amour tandis que la fille a non seulement deux objets d'amour mais doit renoncer deux fois et faire deux deuils, ce qui complique énormément sa dynamique identificatoire.

A propos du complexe d'Oedipe, dans la perspective du débat qui va suivre, il faut faire quelques remarques préliminaires afin de ne pas tomber dans l'ornière des malentendus habituels.

En premier lieu, il faut souligner le caractère totalement inconscient du conflit oedipien chez le sujet normal ou névrosé.

Quand les désirs incestueux et parricides sont ouvertement exprimés, le diagnostic du psychiatre sera toujours le même: schizophrénie, synonyme de catastrophe irrémédiable. L'Oedipe est toujours refoulé et méconnu, identifiable seulement à partir de ses rejets, eux-mêmes complètement déformés par les procédés qui oeuvrent à la production des rêves:condensation- métaphore, déplacement- métonymie, transposition des phonèmes en images comme dans les rébus, renversement dans le contraire, démultiplication du sujet etc.

Deuxièmement, le complexe d'Oedipe est toujours plus "complexe" que dans sa version canonique. Il n'est pas traversé par deux mais par quatre courants: amour et haine pour le père et pour la mère, hétéro- et homosexualité.

Si aucun psychanalyste ne doute de l'universalité du complexe d'Oedipe,il ne s'agit pas d'un credo dogmatique,c'est parce que dans toute cure psychanalytique - dans "l'arène du transfert" -,ce qui se joue fondamentalement,c'est le conflit primordial entre l'amour et la haine,entre Eros et Thanatos. La personne de l'analyste, dans le discours habituel du processus transférentiel, focalise d'abord le désir amoureux de l'analysant qui veut le séduire, le circonvenir, l'accaparer jusqu'au point où la violence de la passion rejoint dans son intensité l'avidité illimitée de l'amour infantile,et jusqu'au point aussi où l'amour déçu se renverse en haine,en souhait de mort,de vengeance et de destruction. Ce n'est là que répétition du drame infantile et c'est idéalement la remémoration de notre protohistoire qui permet seule qu'une dialectisation du conflit s'instaure pour aboutir dans les cas heureux à une réconciliation ou, mieux, à une re-filiation, ce qui est la traduction littérale du mot allemand correspondant: "*Versöhnung*".

La formule de Goethe est applicable à l'individu:"Les peuples oublieux de leur histoire sont condamnés à la répéter".

D'où l'éminente vertu de toute démarche historisante.

Troisièmement,il faut rappeler que le recours au mythe oedipien est exactement contemporain (automne 1897) de l'abandon par Freud de sa théorie causaliste de la névrose - la séduction réelle de l'enfant par l'adulte - au profit d'une théorie structurale qui rapporte la formation des symptômes névrotiques - aussi bien que des rêves - à ce qui se déroule sur "une autre scène" ("*eine andere Schauspiel*"),celle du fantasme inconscient où le désir germe et s'élabore. Tous les rêves ne sont certes pas oedipiens ni sexuels, mais le schéma oedipien a valeur de paradigme dans la mesure où il condense la masse de nos désirs de la manière la plus compactée.

Enfin, on notera que Freud, bien qu'il ait invoqué Oedipe dès le départ de son travail de déchiffrement, n'en traite explicitement que dans ses oeuvres tardives, autour de 1925,à un moment où son intérêt se concentre de plus en plus sur des questions d'ordre anthropologique et qu'il médite sur le processus de la civilisation et de la culture dont il lie les progrès, chèrement payés ("Malaise dans la civilisation"),à l'intériorisation (*Verinnerlichung*) progressive des interdits.

Le complexe d'Oedipe apparaît dès lors comme la résultante de ce mouvement d'intériorisation.

C'est sur le terrain de l'anthropologie que s'est développée la controverse posthume avec Freud et c'est la seule qui nous intéresse ici. Le débat déjà ancien entre Malinovski et Roheim à propos de la question de l'universalité du complexe d'Oedipe ne nous retiendra pas parce que nous pensons que ces auteurs, au demeurant respectables, n'ont pas abordé le fond du problème. Quant aux disputes intestines entre psychanalystes sur le statut qu'il faut accorder à l'Oedipe dans la théorie, elles ne nous retiendront pas davantage car elles n'intéressent que les spécialistes.

L'interprétation de Marie Delcourt

L'ouvrage de Marie Delcourt, "Oedipe ou la légende du conquérant" (1944) constitue un point de départ et la référence obligée pour qui s'intéresse à l'interprétation du mythe d'Oedipe.

Marie Delcourt a le mérite d'exposer d'entrée de jeu et de la manière la plus claire sa thèse fondamentale.

Limitant volontairement son enquête au champ des légendes grecques, elle isole un petit nombre de thèmes - l'enfant exposé, la victoire sur la Shynx, la résolution de l'énigme, le mariage avec la princesse, l'union avec la mère -, les repère dans tous les mythes grecs connus, en donne les interprétations les plus plausibles et tente de dégager la signification particulière qu'acquière ces thèmes fondamentaux dans le mythe oedipien qui, mieux qu'aucun autre, les condense de manière exemplaire.

Tous les thèmes qu'elle étudie lui apparaissent comme les vestiges des anciens rites initiatiques qui ont dû présider à l'intronisation des rois. Son hypothèse de base générale est que le mythe se construit au moment où les rites qui l'ont précédé risquent de perdre leur sens et donc aussi leur efficacité. Le mythe sauve le sens ou le restaure ou bien encore crée du nouveau sens.

Nous verrons plus loin que cette thèse est reprise et amplifiée dans l'ouvrage récent de Jean Joseph Goux, "Oedipe philosophe" (1990).

En marge, Marie Delcourt note quelques faits qui sont capitaux pour notre discussion.

D'abord le fait que les rites d'intronisation royale et les rites d'initiation pubertaire ne nous sont connus de manière directe et relativement compréhensible qu'à travers les mythes indiens pour l'intronisation et les mythes africains pour l'initiation.

Ensuite, le fait, sur lequel Freud avait déjà insisté - mais Marie Delcourt ne semble pas s'être aperçue qu'il l'avait précédée sur ce point - que ce qui différencie le plus radicalement les cultures archaïques des cultures modernes, c'est que dans les premières il y a des tabous conscients qui portent électivement sur le parricide et l'inceste (et leurs équivalents symboliques) tandis que dans les secondes, il n'y a plus de tabous mais des interdits intériorisés qui produisent leurs effets sans que le sujet en soit conscient, et d'autant mieux qu'il est moins conscient.

Sur ce point, Marie Delcourt partage, sans le savoir, l'opinion de Freud.

Enfin elle montre bien que le mythe d'Oedipe est révélateur d'un conflit aigu, corrélatif de l'antinomie archaïque- moderne, entre un modèle de légalité collectiviste de type clanique et un modèle individualiste qui privilégie le noyau familial, le foyer, l'"*oikos*" contre le "*génos*".

Marie Delcourt critique sévèrement Freud sur un point très précis: la relation quasi obligée qu'il établit entre le parricide et l'inceste. C'est là-dessus que se clôt son ouvrage .

A cet égard, la position de Marie Delcourt est exactement la même que celle d'Alfred Adler, dont Freud se sépara en 1911, parce que Adler, rousseauiste à sa manière, voulait voir dans la volonté de puissance et les conflits de pouvoir la source unique de tous les malheurs humains, gommant ainsi l'importance du sexuel.

Le refus de lier l'inceste au parricide conduit Marie Delcourt à nier totalement l'existence du désir incestueux dont elle retient seulement la signification métaphorique.

L' "union avec la mère" n'exprime alors plus rien d'autre que le désir, soit de posséder la terre en la conquérant, tel César qui franchit le Rubicon en même temps qu'il faisait un rêve incestueux, soit au contraire, de retourner à la terre, c'est-à-dire de mourir.

L'interprétation de Jean Joseph Goux

Dans son "Oedipe philosophe", Jean Joseph Goux adopte la méthode comparatiste pratiquée par Marie Delcourt. Comme elle, il s'impose de rester dans les limites de la mythologie grecque, comme elle, il reconnaît dans la légende d'Oedipe les thèmes majeurs d'un mythe d'investiture royale, comme elle, il repère l'analogie entre les rites d'intronisation et les rites d'initiation pubertaire qui sont des rites de passage entre l'enfance - "Un enfant n'est pas un homme" (Pascal) - et l'âge adulte, entrée dans le monde des êtres humains différenciés, homme et femme, chacun avec leurs rôles et fonctions rigoureusement délimités.

Mais, et c'est là l'innovation qui va retenir notre attention, le mythe d'Oedipe est posé comme absolument "aberrant" par contraste avec les autres mythes d'investiture royale dont trois exemples classiques sont invoqués: Persée, Bellérophon et Jason.

Il est facile de repérer les trois épreuves initiatiques imposées à celui qui est désigné pour succéder au roi en place. Aux trois étapes successives correspondent trois figures du roi-père: dans l'ordre, le persécuteur, le mandateur et le donateur.

La première épreuve probatoire fait apparaître le roi-père comme un persécuteur. Monarque soucieux de se donner un successeur digne de lui, il l' "expose", le place dans une situation de danger extrême. C'est le sens des rites d'exposition; si le dauphin, abandonné à la nature sauvage, survit contre toute attente, c'est qu'il est soit exceptionnellement robuste, soit protégé par la faveur des dieux.

La deuxième épreuve correspond à l'entrée en scène d'un roi mandateur qui convoque le survivant et lui ordonne de se confronter, activement cette fois, avec une situation de danger encore plus extrême. Dans tous les cas il s'agit d'affronter en combat singulier un monstre réputé invincible, mi-homme, mi-femme, mi-bête, de le tuer et d'en ramener la dépouille.

Enfin, en récompense de sa réussite, le postulant reçoit du roi donateur la main d'une princesse qui est souvent la fille du roi en place dont il devient le digne successeur.

Or il est flagrant que dans le mythe oedipien, ne subsiste que la figure du roi persécuteur. Et si on adopte le point de vue du père persécuteur, il est évident qu'Oedipe a raté la première marche puisqu'il est sensé être mort. De notre point de vue, il n'a pas subi la première épreuve puisqu'au lieu d'être exposé, il est arrivé chez Polybe. Mais voilà qu'Oedipe revient sur les lieux de sa naissance et que, sans être mandaté par personne, de lui-même et quasiment par hasard, il est amené à passer la deuxième épreuve.

Sa victoire sur la Sphynge se limite à une joute intellectuelle d'une brièveté singulière si on la compare aux mille péripéties qui, dans les autres mythes d'investiture, accompagnent le combat acharné contre le monstre et constituent le noeud du drame.

La victoire d'Oedipe n'est pas celle d'un guerrier courageux, c'est celle d'un homme présumé intelligent et de surcroît autodidacte.

C'est un malin, son savoir est inné, il n'a reçu aucun enseignement initiatique.

Deux anomalies dominent le mythe oedipien; d'une part, le roi-père en est absent en tant que mandateur et donateur, d'autre part, il n'y a pas de vrai combat avec le monstre femelle.

En lieu et place de ces anomalies, que trouve-t-on?

Le parricide et l'inceste.

Résumons:

- A. Le motif de l'épreuve imposée par un roi est absent; en son lieu et place, on trouve le meurtre d'un roi qui est le père du héros.
- B. La confrontation risquée avec un monstre femelle présente les irrégularités suivantes:
 - 1. Pas d'assistance des dieux; ni Athéna ni Hermès ne sont présents pour aider le héros.
 - 2. Pas d'assistance des mortels; ni conseil d'un sage devin, ni aide d'une fiancée.
 - 3. Pas d'échelonnement des épreuves conduisant à la victoire décisive.
 - 4. Pas de mobilisation de la force physique mais profération d'un seul mot; d'où le corollaire du suicide du monstre, remplaçant son meurtre proprement dit.
- C. Mariage, non avec la fille d'un roi, mais avec sa propre mère.

(op.cit.p.24)

C'est ce qui autorise JJ Goux à qualifier de "dérégulé" le mythe d'Oedipe. Dérégulé, Oedipe l'est en effet si on le compare aux souverains qui ont accédé au pouvoir au terme des épreuves imposées par la tradition.⁶

⁶ JJ Goux invoque les trois fonctions traditionnelles -le sacré, la guerre, la fécondité - attachées à l'institution royale dans l'aire culturelle indo-européenne, telles que Georges Dumézil les a isolées et rassemblées dans une trilogie. On voit tout de suite qu'avec Oedipe, dans le mythe et plus encore dans la tragédie, ces trois fonctions subissent une altération profonde. Sur ce point qui demanderait de trop amples développements, nous renvoyons à l'ouvrage de l'auteur.

L'interprétation de Jean Pierre Vernant

En 1967, Jean Pierre Vernant a publié un article intitulé "Oedipe sans complexe", qui constitue la réponse de l'helléniste et de l'historien à l'article de Didier Anzieu, "Oedipe avant le complexe", paru dans les Temps Modernes en 1966.

L'article d'Anzieu est riche en interprétations subtiles mais il tombe forcément sous le coup des critiques de qui ne peut tolérer que tous les drames humains soient réduits à leur dimension oedipienne.

A travers Anzieu, c'est Freud qui est visé pour avoir projeté en Oedipe un drame singulier qui était le sien propre et l'avoir étendu au reste de l'humanité. Freud en effet ne se réfère en définitive qu'à son propre émoi. Vernant pose la question à laquelle il vaut la peine d'apporter une réponse plausible: qu'éprouvaient les Grecs du Ve siècle au spectacle d'Oedipe Roi, et quel genre de problèmes Sophocle a-t-il ainsi mis en forme?

Au moins l'article d'Anzieu aura-t-il eu le mérite d'amener l'helléniste à monter au front de la polémique, pour produire une série de travaux remarquables qui permettent de mieux cerner la spécificité de l'Oedipe de Sophocle et de la tragédie en général, en rapport avec la révolution spirituelle qui s'est produite dans la Grèce du Ve siècle.

L'interprétation de Claude Lévi-Strauss

Savante et séduisante comme d'habitude mais impossible à insérer dans une émission de vulgarisation.

Essaimage, postérité et fortune du mythe

Le personnage d'Oedipe apparaît une dernière fois en Grèce dans "les Phéniciennes" (410 ac) d'Euripide. Il resurgit au premier siècle dans deux pièces de Sénèque ("Oedipe" et "Les Phéniciennes") qui, faut-il le rappeler, était le précepteur d'un Néron dont la rumeur disait qu'il avait des relations incestueuses avec sa mère Agrippine. Dans les Phéniciennes, Oedipe apparaît comme franchement masochiste, s'infligeant châtement après châtement. Antigone essaie de le déculpabiliser. Il cherche à éloigner sa fille, craignant un nouvel inceste. Il veut mourir. Mais petit à petit, il découvre la nature d'élite qu'est Antigone, s'émerveille d'être le père d'une fille aussi exceptionnelle et consent à continuer à vivre pour elle tandis qu'il persiste à maudire ses fils.

Il faut attendre 1580 ("Antigone ou la Piété" de Robert Garnier) pour que le personnage d'Oedipe intéresse à nouveau. Corneille (1659) et Voltaire (1718) donnent des versions renouvelées de la tragédie qui n'ajoutent rien à la gloire de leurs auteurs.

Au début du 19e siècle, les idéalistes allemands sont fascinés par la tragédie de Sophocle. Hölderlin traduit Antigone et rédige ses "Remarques sur Oedipe et sur Antigone" peu avant de sombrer définitivement dans la schizophrénie. Hegel songe à traduire "Oedipe à Colone" et présente Oedipe comme la figure prototypique qui opère le passage d'une pensée "symbolique" empreinte de religiosité archaïque à une pensée "logique" libérée qui ose (se) penser pour et par elle-même.

Après une nouvelle éclipse de plus de deux siècles, André Gide ("Oedipe", 1930) et Jean Cocteau ("La machine infernale", 1934) ont inventé, chacun à leur manière, un Oedipe qui, tout en gardant sa dimension tragique, incarne les obsessions de ses auteurs.

Plus près de nous, l' "Oedipe sur la route" (1990) de Henri Bauchau entre en résonance avec la sensibilité contemporaine. A l'aube du troisième millénaire, l'homme n'a pas fini de méditer les questions éternelles: qu'est le destin, qu'est l'amour, qu'est l'homme, qu'est la femme, que sommes-nous?

Caractère européen du mythe

Il est un point au moins sur lequel tout le monde est d'accord, les freudiens aussi bien que leurs détracteurs: Oedipe, tel que Sophocle l'a transposé de l'épopée dans la tragédie, est l'ancêtre prototypique de l'européen des temps modernes en tant qu'il franchit le pas qui sépare

- la mentalité archaïque, collective, hétéronomique, soudée et structurée par les croyances mythopoiétiques, et

- la mentalité moderne, individualiste, autonome, où l'homme, armé de sa seule raison, est en quelque sorte sommé, se somme lui-même de s'auto-obtenir, auto-nomiser, auto-connaître, auto-découvrir, l' "auto-", le réflexif, devenant son lot obligé

Un certain désarroi, c'est le prix à payer pour passer, selon l'expression hégélienne, de l'en-soi (*an sich*) au pour-soi (*für sich*). Mon "auto", c'est ma liberté.

Hegel a bien mis en évidence le fait que le surgissement de cette conception nouvelle de l'homme, typiquement occidentale, s'incarnait de la manière la plus radicale dans la figure tragique du héros oedipien.

Le tragique est intimement lié à cette autonomisation de l'individu voué à la pensée libre, mais aussi, plus secrètement, au passage d'un type de société clanique, soudée par les croyances collectives et rassemblée autour d'un chef, à un type de société "anémique" (Durkheim) où la famille "nucléaire", réduite à l'entité biologique, devient le creuset de l'auto-production du sujet, ce qui suffit à rendre compte du fait que le "complexe d'Oedipe", tel que Freud l'a inventorié, porte l'estampille de la culture occidentale, peut-être en train de se mondialiser, mais européenne d'origine sans contestation possible.

On peut dire d'Oedipe ce que Freud a prétendu à propos de Moïse dans "L'homme Moïse et le monothéisme". Moïse a imposé le monothéisme au peuple juif mais il aura fallu très longtemps, une "période de latence" de plusieurs siècles, avant que les juifs aient intériorisé la loi mosaïque et le principe monothéiste qui la sous-tend. Au terme du processus, les juifs se reconnaissent entre eux comme étant tous semblables parce que participant d'une même culture fondée sur l'intériorisation de la loi mosaïque, mais aussi tous différents du fait que cette culture produit des individus au sens fort du terme.

Quelque chose d'analogue s'est produit avec Oedipe.

Il apparaît, au Ve siècle, comme un émule d'Apollon, le dieu du savoir et de la raison, mais il s'en dissocie, le renvoyant au ciel en même temps qu'il l'introjecte ou l'intériorise, au prix d'une culpabilité qui n'est pas sans évoquer le péché originel.

Le congé donné au dieu s'apparente au meurtre du père.

Avec l'avènement de la démocratie s'instaure le pouvoir des frères - Liberté, égalité, fraternité - et le « filiarcat », pour reprendre l'expression de Jean Joseph Goux, relaie le patriarcat.

Peut-être faut-il voir là l'affinité secrète entre le christianisme, religion du fils, et la figure d'Oedipe, entre l'agneau mystique et le "*pharmakon*", la fonction du bouc émissaire qu'Oedipe revendique quelque part.

La mort de la démocratie athénienne autour de l'an 400 marque l'entrée en "latence" de la loi oedipienne.

La latence d'Oedipe aura duré beaucoup plus longtemps que celle de Moïse.

L'introjection d'Oedipe aura duré 2200 ans si nous voulons bien considérer que la démocratie morte en 400 ne renaît qu'en 1789 avec la proclamation des Droits de l'Homme.

C'est le moment où Hölderlin, dans ses "Remarques sur Oedipe et Antigone", évoque le "détournement catégorique" de la divinité en reprenant à son compte le cri d'Oedipe: "Apollon m'a frappé", avant que Nietzsche proclame la mort de Dieu.

Le tragique est de retour.

"Wir sind nur ein Zeichen, deutunglos", écrit Hölderlin.

"Nous ne sommes qu'un signe auquel l'interprétation manque."

L'homme est redevenu une énigme.

L'européen est depuis Oedipe celui pour qui l'homme reste une énigme.

Bibliographie

Delcourt Marie. Oedipe ou la légende du conquérant. Paris, Droz, 1944.

Goux Jean Joseph. Oedipe philosophe. Paris, Aubier, 1990.

Green André. Les pensées d'Oedipe. L'Écrit du Temps, 12, pp. 105-123. Paris, Minuit, 1986.

Green André. Un oeil en trop. Paris, Minuit, 1969.

Ortigue M.C. et Ed. Oedipe africain. Paris, 10-18, 1973.

Sophocle. Oedipe-Roi, Oedipe à Colone, in Les Tragiques grecs. Paris, Gallimard, La Pléiade, 1967.

Stein Conrad. La mort d'Oedipe. Paris, Denoël, 1977.

Levi-Strauss Claude. Anthropologie structurale. Paris, Plon, 1974.

Vernant Jean Pierre et Vidal-Naquet Pierre. Oedipe et ses mythes. Paris, Editions Complexe, 1988.

Vernant Jean-Pierre. Mythe et société en Grèce ancienne. Paris, Seuil, 1985.

Ce texte a été écrit à la demande de Jacques DUBOIS, Professeur de Philologie Romane à l'Université de Liège, en vue de servir de base de discussion pour la réalisation du scénario d'une émission de télévision commanditée en 1993 par TV5 Monde, la RTBF et Arte. Huit épisodes de 55 minutes ont été diffusés depuis 1995. Le titre de la série était : « Les héros mythiques de l'Europe ». Les « héros » retenus furent Ulysse, Œdipe, Tristan et Iseut, Don Quichotte, Don Juan, Robinson Crusoé, Faust et Frankenstein.